

## Table ronde avec Denis Côté, Guy Édoin, Pierre-Mathieu Fortin, Simon Lavoie, Rafaël Ouellet et Frederick Pelletier

Philippe Gajan and André Roy

Number 131, March–April 2007

Court métrage Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12729ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gajan, P. & Roy, A. (2007). Table ronde avec Denis Côté, Guy Édoin, Pierre-Mathieu Fortin, Simon Lavoie, Rafaël Ouellet et Frederick Pelletier. *24 images*, (131), 32–37.

# Table ronde

propos recueillis

par Philippe Gajan et André Roy

photos : Nadine Brodeur pour 24 images

avec Denis Côté, Guy Édoin,  
Pierre - Mathieu Fortin,  
Simon Lavoie, Rafaël Ouellet  
et Frédéric Pelletier

**Nous avons voulu rencontrer un certain nombre de ceux qui ont participé à l'explosion, perceptible depuis quelques années, du court métrage au Québec. Six d'entre eux ont répondu à notre invitation : cinq cinéastes et un producteur. Ils sont, chacun à leur façon, l'expression de la diversité et de la vitalité actuelles de ce secteur. Ils ont accepté de nous faire part de leur histoire, de leurs aspirations et de leur passion du cinéma.**

**24 images : Pourriez-vous nous décrire votre parcours, ce qui vous a amené à réaliser votre premier film et comment vous avez poursuivi par la suite ?**



Frédéric Pelletier, cinéaste

**Frédéric Pelletier :** Je viens de Québec et c'est en arrivant à Montréal, où j'ai étudié à l'Université Concordia, que j'ai commencé à redécouvrir mon coin de pays et que l'idée m'est venue de m'intéresser aux chantiers Lévis à Lauzon, aux métiers de la mer et aux traces qu'ils ont laissées dans le paysage. J'ai fait mes premières demandes de subvention en sortant de l'école. La première a été refusée et je comprends pourquoi : un premier film, on veut tout mettre dedans ! J'avais envoyé cette demande à Jean Chabot dont j'aimais beaucoup *Voyage en Amérique avec un cheval emprunté*. Je me suis assis avec lui et il m'a conseillé d'orienter de façon plus précise mon travail. «Un film est porté par un personnage, pas par une problématique sociale», me disait-il. Tous les pièges me guettaient : faire parler les représentants des syndicats, les patrons, tout cela

était trop gros et devenait un objet de communication un peu bizarre... Et puis je me suis rendu compte que mon rapport au chantier naval était avant tout familial. Mon grand-père, marin, y avait travaillé pendant trente ans. J'allais le chercher là-bas quand j'étais petit. Ce film, *L'hiver longtemps*, est dès lors devenu un portrait de mes grands-parents. J'ai reformulé ma demande de subvention et je l'ai envoyée au Conseil des arts du Canada. Cette bourse m'a permis de tourner pendant trois ans. Ces premiers tournages étaient surtout inspirés par des considérations sociales. Par la suite, j'ai éprouvé des problèmes techniques, les joies de la DV, mais le troisième tournage a été le bon. Les deux années précédentes n'avaient pas été perdues pour autant, c'était du travail de terrain, la recherche de ce qui m'intéressait vraiment. Je savais maintenant mieux où poser ma caméra, comment filmer, etc.

J'avais produit moi-même *L'hiver longtemps*, avec Spirafilm et un ami de Québec qui faisait le son et la direction de production. C'était un projet de petite envergure qui se gérait assez bien. Les chèques étaient tirés sur mon compte personnel. Pour *L'air de rien*, mon film suivant, c'était une autre histoire. J'ai senti que ce serait plus complexe, ne serait-ce qu'à cause du type de tournage, en 35 mm, choix clair pour moi pour ce type de fiction. Je me suis donc entouré d'une plus grosse équipe. Il me fallait plus de moyens, des crédits d'impôt, etc. J'ai à peu près tout obtenu, sauf l'appui de Radio-Canada, une horreur. Heureusement, à Télé-Québec j'ai rencontré Victor Harrouch, un type formidable, de ceux qu'on aimerait rencontrer plus souvent. Il a pris le temps de m'écouter, il m'a posé des questions... une belle discussion. Finalement, le film existe même si l'accouchement a été difficile ! Mais je cherche encore des producteurs !





Simon Lavoie, cinéaste

**Simon Lavoie :** Disons que *Corps étrangers* est mon premier film réalisé dans les normes locales industrielles, syndicales, etc. Pour la genèse, il faut remonter à mes études : un bac en communication à l'UQÀM, profil cinéma, suivi d'un certificat en scénarisation. À l'époque, l'activité de synthèse du certificat était l'écriture d'un scénario de long métrage. Avec l'aide d'Hubert-Yves Rose, homme passionné qui voit tout, s'intéresse à tout, j'ai pu développer un court métrage. Je l'ai par la suite soumis aux institutions qui l'ont financé. Le choix de tourner sur support film n'en est pas un pour moi, tous mes films ont toujours été tournés en 35 mm ou en Super-16, et je n'ai jamais rencontré de difficultés particulières avec ce choix. J'appelais Kodak pour de la pellicule, Monique Létourneau de l'ACIQ pour voir si la Aäton XLR était disponible... J'ai eu à cette époque la chance de rencontrer de jeunes producteurs, Sylvain Corbeil et Pascal Bascaron, qui venaient de mettre sur pied Metafilms. On a découvert le métier ensemble. Ils n'hésitaient pas à ne pas se rembourser leurs frais d'administration, à se mettre dans la dèche pour nous donner accès à des dollies, à des grues, bref pour nous aider à faire les films qu'on voulait. Je ne suis pas sûr qu'ils pourraient aujourd'hui se permettre la même chose... Cela dit, je n'ai pas fait des courts métrages uniquement parce qu'ils sont plus faciles à financer. Si les jeunes font des courts métrages, c'est que ceux-ci sont moins denses dramatiquement, plus ténus, qu'ils ont moins d'envergure. Mais plus on fait de courts métrages, plus on y met d'énergie et de temps, plus on veut qu'ils en valent la peine. Les projets deviennent naturellement plus ambitieux. Mes premiers films avaient une trame narrative simple, peu de personnages. C'était ce qui m'intéressait spontanément. *Une chapelle blanche* m'a fait m'apercevoir que j'étais attiré par des projets de plus d'ampleur. Une version de plus d'une heure a d'ailleurs existé. Il n'y a donc pas de clivage pour moi entre court et long : c'est la même chose. C'est l'industrie, les institutions, la critique, les revues qui parlent de court métrage. Peut-être qu'un jour j'aurai envie de faire un film de 63 minutes au lieu de 52 ou de 75. Et là, j'aurai des problèmes! Dans l'absolu, il y a une progression continue pour moi de film en film.



Guy Édoin, cinéaste

**Guy Édoin :** Mon parcours est assez semblable. Je viens de la campagne, ce qui fait que je ne connaissais pas vraiment le cinéma. J'ai d'abord étudié en théâtre, puis j'ai essayé d'entrer à l'école de théâtre, mais je n'ai pas été accepté. S'offraient alors à moi une carrière en droit, en architecture du paysage ou un an de scénarisation à l'UQÀM. Comme c'était juste un an, je me suis dit : Pourquoi pas? De toutes mes années de théâtre, ce que je retenais, c'était d'avoir lu 200 pièces et d'avoir acquis les bases d'une culture générale. Pour moi aussi, la rencontre d'Hubert-Yves Rose a été déterminante, et nous travaillons encore ensemble. Mon premier projet, un synopsis un peu maladroit, s'appelait *Le pont*. Hubert-Yves m'a immédiatement appelé après l'avoir lu pour me dire qu'il en avait été touché et combien c'était différent de ce qu'il lisait habituellement à l'université. Il m'a un peu pris sous son aile, mais au lieu de m'aider à développer ce projet, il m'a tout de suite demandé d'en écrire un autre, tout en m'aidant à déposer une demande de subvention à la SODEC. J'étais très jeune, 19 ou 20 ans. J'ai donc eu la chance d'entrer très tôt dans le système, avant qu'il devienne engorgé (il y a maintenant près de 80 demandes par dépôt). Par la suite, j'ai fait une majeure en cinéma à l'Université de Montréal où j'ai réalisé deux films plutôt expérimentaux et assez ordinaires. J'ai eu la subvention pour faire *Le pont*, mais ce n'était pas assez pour mener à bien ce projet, audacieux quant au fond et à la forme, que je refusais de tourner en DV. Il était alors extrêmement documenté, près de 200 photos 35 mm. Finalement, la SODEC m'a donné plus que prévu. Avec mon directeur photo, Serge Desrosiers, j'ai commencé à envisager de tourner en 35 mm. Je rêvais de Cinémascope! En réfléchissant, je m'étais rendu compte que ma manière d'écrire correspondait à ce format. Nous avons appelé Los Angeles et demandé les lentilles nécessaires. Jamais personne ici n'avait osé faire ça avant. Ça ne nous a rien coûté! Et puis, il y a également eu la rencontre avec Sylvain Corbeil et Pascal Bascaron de Metafilms sur Projet Y. Ensemble, nous avons porté le film. On y croyait, on le voulait!

Pour *Les eaux mortes*, les choses se sont déroulées un peu de la même manière. Je l'ai soumis à Cours écrire ton court, >>



ça n'a pas marché, ce qui est une bonne chose qui m'a permis d'approfondir le projet et de le mener au degré d'épuration qu'il a aujourd'hui. Encore une fois, j'ai eu la chance d'obtenir mes subventions au bon moment pour réaliser le film que je voulais. Et puisque c'est une trilogie, j'espère que ça va continuer! J'ai eu de l'argent pour écrire la troisième partie et j'aimerais conclure l'automne prochain. Quand arrivera le moment du tournage, le projet aura deux ans de maturité. Et à la fin de la trilogie, je serai à mille lieues du début. Six ans se seront écoulés, j'aurais vu 200 films, lu beaucoup. Forcément, ma filmographie évolue.



Denis Côté, cinéaste

**Denis Côté :** Adolescent, je consommais comme tout le monde du cinéma de genre. À un tel point que j'en avais déjà fait une indigestion quand, arrivé au cégep Ahuntsic, j'ai découvert qu'il y avait autre chose. Au cégep, j'ai été encadré par un prof, Denis Laplante (on connaît toute l'amitié que je lui porte), et par un système. Je suis sorti de là sans aucune intention d'aller à l'université, mais je refusais de croire que je ne ferais jamais plus de films! J'avais 20 ans, j'étais alors devant rien. Je ne voulais pas de notes mais d'un encadrement qui me permettrait de continuer. Ma façon de m'en sortir a alors été de demander à Denis de me prêter une caméra.

J'étais bien sûr très passionné de cinéma et je sentais qu'il y avait un filon à explorer en tant que « rat de cinémathèque » : deux, trois films par jour, une vie privée sacrifiée, mais l'acquisition d'un bagage cinématographique important. Moi, à 21 ans j'avais déjà vu le triple de ce qu'un étudiant d'université a pu voir. Par rapport à vous (*s'adressant aux autres*), qui aviez l'air d'avoir des repères, une démarche, qui mûrissiez les choses, j'étais plus boulimique et il fallait que ça sorte... d'une façon fassbindérienne, mais avec les moyens du bord et dans l'urgence.

Autrement, on peut dire que je suis un multirefusé : cinq ou six refus depuis 1998. Je ne me suis jamais vraiment apitoyé là-dessus même si j'ai souvent répété que j'avais fait *Les états*



Rafaël Ouellet, cinéaste

**Rafaël Ouellet :** Je viens moi aussi d'un village et si je voyais des films, faire du cinéma me paraissait inaccessible. Je n'y pensais tout simplement pas. J'ai donc étudié en radio, puis en télévision et j'ai vu alors un documentaire sur Plume Latraverse, *O rage électrique*, de Carl Brubacher qui m'a beaucoup touché et m'a donné envie de faire la même chose. Et 15 ans plus tard, c'est effectivement un peu vers ce genre de films que je m'en vais. Carl Brubacher était parti avec Plume en tournée et avait décidé de faire un film avec ce qu'il récolterait en chemin. C'est un peu ce que j'ai fait cet été-là. Je suis parti avec 5 000 \$ et deux actrices et je me suis dit que j'allais réaliser un long métrage avec ce que je ramènerais comme matériel. D'ailleurs, même si la télévision m'a détourné un moment de ce que je voulais faire, j'y ai découvert le direct, une certaine façon de tourner dans l'urgence, ce qui m'a formé malgré moi. Ces apprentissages auront probablement toujours leur place dans mon cinéma.

*nordiques* par frustration, muni de mes deux pages de scénario et avec l'envie de montrer ce qu'on peut faire sans moyens et au bout du monde. C'était puéril, mais c'était comme ça. J'ai souvent fait des films pour prouver quelque chose. Lorsque j'étais critique, je m'élevais contre un cinéma lourd et je partais faire des films avec 500 \$. J'assume ma démarche, même si j'admire ceux qui mûrissent leurs projets sur de longues périodes. Moi, quand j'ai eu fini *Les états nordiques*, je ne savais pas ce que j'avais entre les mains. On avait vécu une expérience humaine, joué avec le médium, ce que j'ai toujours fait avec mes courts métrages. Sept ou huit de ceux-ci existent pour le seul plaisir d'explorer une zone de confort ou d'inconfort entre le documentaire et la fiction. Ce que ça racontait n'était pas important, je voulais jouer avec la matière constitutive du cinéma, et souvent mes films ne s'appuyaient que là-dessus. Est-ce que c'était réussi? Je ne le sais pas...



Mon premier film, *Przeprowadzka*, était un « kino » tourné en Pologne dans le cadre de Kabaret Kino. En fait, je ne voulais pas tourner en Pologne, je voulais aller en Pologne! Pendant deux mois donc, j'ai travaillé à écrire mon film. Même si je n'ai pas eu de formation, je voulais que mon film ressemble à quelque chose, pas à un « kino ». Je ne voulais pas de cette étiquette. Arrivé là-bas, j'ai dû m'adapter à mille surprises. Au bout du compte, le film ne ressemble pas forcément à ce que j'avais envisagé, mais il est construit sur le principe de faire un film avec ce que je peux rapporter.

Je dois pourtant dire que, curieusement, je n'ai jamais vraiment aimé les courts métrages. Dans un festival, je n'ai que rarement encerclé un programme de courts métrages. Même ceux des grands, ceux de Kieslowski par exemple, ne laissent pas de traces dans ma tête. J'ai donc fait mes courts métrages dans cet état d'esprit, plutôt pour m'éprouver moi-même que pour les montrer. Ce ne sont pas des films de famille ni des films de salon, mais des films pour savoir si je suis capable de

placer la caméra au bon endroit. De plus, parce que j'ai eu la chance de voir beaucoup de films, j'ai toujours peur de reproduire ce que j'ai vu le mois précédent. Le court métrage a été un exercice de « dégraissage », pour apprendre à me débarrasser des influences trop évidentes et trouver ma façon de voir et de dire les choses.

Le long métrage que j'ai tourné cet été, *Le cèdre penché*, a été fait dans le même esprit d'urgence que mes « kinos ». Je l'ai écrit en trois semaines, j'ai eu beaucoup recours à l'improvisation, j'ai laissé les lieux m'inspirer et influencer mes choix. Dans ce cas donc, aucune autocensure, seulement une grande liberté mais, encore une fois, aucun intérêt à montrer le résultat. Cela va venir, peut-être que plus tard je serai fier de montrer ce que je fais. Pour l'instant, tout ça demeure un exercice que j'ai fait avec mon argent de poche. Je ne dois rien à personne! Au lieu de mettre cet argent dans un REER ou dans ma salle de bain, je fais des films. Car à 22 ans (c'est tard pour une vocation!), je me suis rendu compte que le cinéma serait la seule chose qui me donnerait envie de me lever le matin.



Pierre-Mathieu Fortin,  
producteur

**Pierre-Mathieu Fortin :** Je viens de Drummondville, mais j'en suis parti assez jeune pour m'extraire de ce désert culturel. J'étais un enfant de la télé, un commis de club vidéo et un consommateur de vidéos. J'ai vécu d'abord à Jonquière, j'ai fait une demi-session universitaire, puis je suis allé à Québec. À l'époque, j'ai fait du théâtre, des mises en scène, j'ai joué. J'ai toujours été actif et verbomoteur! Puis je me suis retrouvé en communication à l'UQÀM avec l'idée de faire du cinéma. Les fins de semaine, je travaillais comme assistant monteur : *Les boys*, *Le violon rouge*... J'ai donc côtoyé des cinéastes établis au moment où le système Avid commençait à se généraliser en montage. Je ne connaissais rien en informatique, mais j'ai eu l'intuition que ce serait déterminant. C'était en 1993, un an avant l'explosion

d'Internet. Je me suis dit que dans 10 ans on allait tourner, monter sur des portables. Je n'avais donc pas le choix, je devais me donner une formation en informatique, car tout le cinéma allait se déplacer là. Je travaillais déjà beaucoup en vidéo à l'UQÀM, avec les gens de PRIM notamment. Et le jour même où j'allais entrer en profil cinéma, le bac en multimédia était offert! J'ai donc décidé d'apprendre à utiliser ces nouvelles technologies. After Effect (N.D.L.R. – logiciel qui permet de créer des animations et des effets spéciaux) venait de sortir. En quittant l'université, je me suis retrouvé dans le milieu du multimédia : sites Internet, graphisme, design... J'ai fondé une compagnie, mais ce n'était pas vraiment ma vocation. Mon amour pour le cinéma était frustré. Mon frère, qui a fait également le bac en communication (avec Simon), avait alors un court métrage assez ambitieux en gestation. Le projet ∞ mélangeait le 8 mm, le numérique DV, le support film, etc. Il avait du mal à trouver quelqu'un pour l'épauler et j'ai décidé de l'aider. Je me suis mis alors à produire des vidéoclips (Pierre Lapointe) et à réorienter ma compagnie. J'ai donc complètement abandonné le multimédia au profit de la production de films. Il y a eu *Petit dimanche* de Nicolas Roy, *L'étranger* de mon frère Guillaume. Notre façon de travailler au sein de Nitrofilms, ma compagnie, s'apparentait à celle de Robin des Bois. On réalisait des projets commerciaux, des pubs et des vidéoclips, notre compagnie encaissait l'argent, on se payait des micro-salaires pour vivre et on réinvestissait dans nos films.



**24 images :** *Pensez-vous, tout comme Simon Lavoie, qu'il n'y a pas de différence entre la pratique du court et celle du long métrage? Comptez-vous vous consacrer au long métrage?*

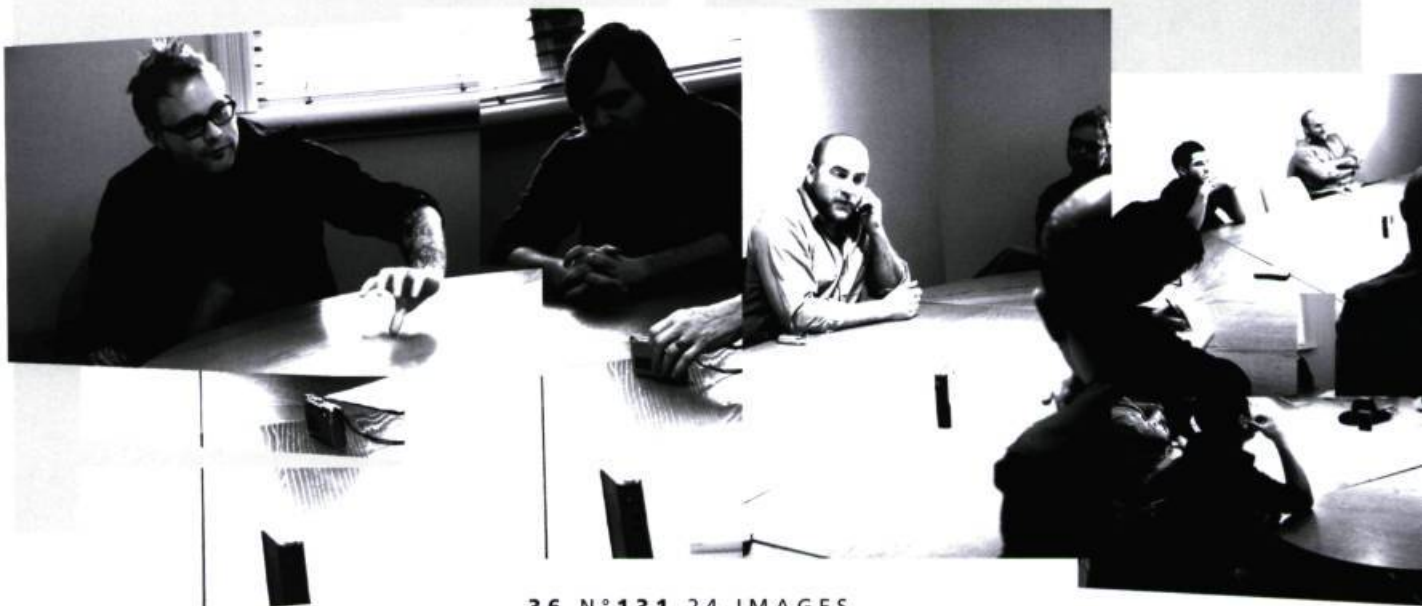
**Frédéric Pelletier :** Le sujet impose la longueur du film. C'est l'histoire que je veux raconter qui dicte la forme. Cependant, si on me proposait demain matin de faire un long métrage, j'accepterais mais je serais très angoissé! Je ne suis pas rendu là. En regardant mon dernier film, j'ai compris que j'avais encore des choses à apprendre. Il faut de la rigueur pour tourner, quelque chose de presque musculaire. Il faut savoir apprivoiser l'environnement, à commencer par une équipe de 20, 25 personnes. C'est un métier. Sans compter que sur le plan du récit, mon apprentissage n'est pas terminé non plus. Dès lors, le court métrage est davantage à la portée de mes moyens, ne serait-ce que financiers. Un long métrage viendra un jour, il est en chantier quelque part. Par contre, je me sens prêt pour un long métrage documentaire.

**Guy Édoïn :** Court ou long, c'est une question d'idées. Tous ici nous avons une très haute opinion du cinéma. Mais c'est vrai que je suis un amoureux fou du court métrage. J'essaye de voir à peu près tout ce qui se fait au Québec. Quand mes films sont sélectionnés dans des festivals, j'essaye d'y aller, de voir ceux des autres. Et même si je passe au long métrage, je pense que je continuerai à faire des courts, car j'ai un plein tiroir de projets que je laisse mûrir. Ainsi, à mes débuts, j'avais trois idées de films qui avaient des liens entre elles. Une situation rurale, des sujets durs... Je voulais incarner ces films en une vision, et ces idées formaient un triptyque. Dès le début, j'avais donc le projet de les concevoir ensemble, comme un tout qui les dépassait. Cela mène inévitablement à un long métrage, que je suis en train d'écrire. Mais j'ai peur, car je risque de me buter contre un système qui ne veut pas forcément de mon univers, qui ne veut pas d'un long métrage contemplatif avec des plans de quatre, cinq minutes, abordant les sujets difficiles que j'ai envie de traiter.

**Pierre-Mathieu Fortin :** D'un point de vue de producteur, je peux dire qu'aujourd'hui je suis suffisamment endetté pour ne plus financer moi-même des courts métrages. Le court métrage, d'un point de vue professionnel, c'est une feuille de route, et oui, pourquoi pas une manière de faire ses classes. J'ai choisi ce que je voulais faire de ma vie, et le cinéma c'est un métier.

J'ai appris beaucoup notamment avec les films que nous avons produits à compte d'auteur, mais aussi avec les projets commerciaux, pubs, clips, etc. Mais il ne faut pas se le cacher, il n'y a pas moyen de ne pas être déficitaire en produisant des courts métrages, il n'y a pas de distributeur de courts métrages. Oui, les films sont vus, sont connus, par exemple dans les festivals, mais même s'il y a de petites niches, personne ne paye pour présenter un court métrage. Avec l'essor des chaînes câblées, les films sont présentés sans pauses publicitaires. Cela donne donc des blocs de 10, 15 minutes à combler. Les diffuseurs, les propriétaires de bandes passantes sont donc à la recherche de contenu, ils ont un véritable intérêt pour le court métrage. Vont-ils payer? Non! iTunes Music Store regorge de courts métrages. Est-ce que quelqu'un va les acheter? Non. Autant il paraît normal de payer pour aller au cinéma, autant pour l'immense majorité des gens, ce n'est pas normal de payer pour voir un programme de courts métrages. Qui saura calculer la répartition des revenus de chaque billet par œuvre présentée si un court métrage est présenté avant le long? Doit-on les répartir selon la durée, la valeur? Moviola, chaîne câblée qui diffuse des courts métrages, paye trois fois rien pour les présenter, ce qui ne couvre même pas les tarifs de l'Union des artistes! L'UDA et les syndicats représentent d'ailleurs d'autres freins à la présentation de ces films. Finalement, c'est nous qui payons pour montrer nos films à la télé. Tout ce que cela nous rapporte, c'est une reconnaissance des institutions, de la même manière qu'une diffusion internationale enrichit notre CV et permet de dire à la SODEC et à Téléfilm Canada : « Confiez-nous des millions de dollars, ce qu'on fait est sérieux ». Très bien, mais sur le plan de la diffusion et de la distribution du court métrage, c'est le néant. La seule structure de diffusion du court métrage au Québec, c'est Danny Lennon qui l'offre en allant dans les festivals avec un sac rempli de films.

Pour ma part, ce que je souhaite aujourd'hui, c'est d'investir en visant le long terme, comme une boîte de production qui s'engage avec un réalisateur, et voir où cela peut nous mener. Je veux continuer à produire des œuvres parce que je suis un amoureux du cinéma. Je ne me suis jamais rémunéré pour tout ce que j'ai fait en court métrage. Je le vois aujourd'hui comme un investissement personnel qui m'a permis d'apprendre mon métier et de former une « famille » en cinéma.






**24 images :** *On a du mal à imaginer vos courts métrages dans le paysage actuel du long métrage, peut-être parce qu'ils sont plus radicaux formellement que la moyenne des productions de long métrage. Qu'en pensez-vous? Avez-vous peur de perdre votre liberté jusqu'à un certain point?*

**Simon Lavoie :** Mon prochain film est un long métrage, avec un budget de 3,4 M\$. Et non, je n'ai pas peur. J'ai toujours fait mes films de manière traditionnelle, avec des équipes syndiquées, sur support pellicule... un aspect technique imposant, une certaine lourdeur. Cela me plaît de penser que la pratique du cinéma est difficile et que ce n'est pas donné à tout le monde d'en faire. D'où mon emportement contre Kino. Bien sûr, pour le long métrage, je me rends compte qu'à ces difficultés s'ajoutent des considérations de distribution. Le distributeur est très impliqué, il a son mot à dire, sur le casting par exemple... Je n'aurais sans doute pas pu faire *Une chapelle blanche* en long métrage. Je l'assume, je le sais, j'en suis conscient, c'est un film trop radical. Je pense qu'il faut arrêter de parler à tort et à travers : je veux faire un long métrage dans le système actuel du cinéma québécois, commercial, *mainstream*, appelons-le comme ça. J'admire beaucoup les cinéastes comme Bernard Émond ou Robert Morin, qui arrivent à faire leurs films dans ce système. Et si pour en arriver là il faut faire des concessions, si je ne dois plus faire de plans-séquences de six minutes, alors d'accord. Il y a certainement, avec les moyens offerts par le long métrage, des aspects positifs à exploiter du côté des acteurs, du temps, des équipes, des décors... Je veux donc tenter de réaliser un long métrage dans les règles de l'art.

Par ailleurs, l'existence d'un film comme *Les états nordiques* a été une révélation pour moi, il m'a rassuré. Si je ne trouve pas mon compte dans le système *mainstream*, si j'y suis malheureux et que ça ne marche pas, je sais maintenant que c'est possible, avec les nouvelles technologies, de faire un film comme celui-là. Ou encore de rester dans le cadre économique du court métrage, car je pense qu'il est relativement facile d'aller chercher des fonds pour un court ou un moyen métrage tout en étant radical et en conservant sa liberté.

**Pierre-Mathieu Fortin :** La pression est réelle. Nous tous, autour de cette table, nous aimons le cinéma. Et je suis surpris, ému et très content de voir le succès du dernier film de Bernard Émond. Cela me donne espoir, car ce cinéma existe. Mais quand je mesure par la suite le succès de *Bon Cop, Bad Cop*, il est clair qu'on ne peut pas tous être des fans de Greenaway! Il reste que quand on parle de court métrage, il est rarement question de la dimension économique. Quand quelqu'un investit 12 millions de dollars dans un film, ce n'est plus que du cinéma, c'est également une marchandise. Celui qui a investi cette somme veut la récupérer. Les seuls qui finalement s'en fichent, ce sont Téléfilm Canada et la SODEC... Heureusement! Et c'est un privilège! Énormément de gens voient le financement du cinéma comme un acquis, mais ce n'est pas un acquis, c'est un privilège. Il faut faire la part des choses, cet argent est en réalité prêté.

**Denis Côté :** Quant à moi, j'ai un projet que je développe avec Bernadette Payeur de l'ACPAV. Elle m'a dit qu'elle aimerait que je fasse partie de son équipe et qu'elle devait mettre sur papier des projets à livrer à la mi-2007, une éternité! J'ai écrit un synopsis de dix lignes et elle m'a remis un chèque! Auparavant, y compris dans le cas des *États nordiques*, je n'avais aucun compte à rendre. C'était facile d'être fier de ce que j'avais accompli avec des moyens dérisoires la plupart du temps. Dans le cas de mon projet avec l'ACPAV, il s'agit d'un budget de plusieurs millions de dollars! Je suis déchiré entre l'envie de proposer un objet singulier, proche de ma démarche naturelle, et les attentes d'un point de vue commercial. Car j'aurai désormais des comptes à rendre.

Cela dit, je ne pense pas qu'il y ait de génies censurés au Québec. J'ai participé il y a quelque temps à un jury concernant la scénarisation de longs métrages par des «jeunes créateurs» : nous n'avons écarté aucun projet porteur d'une véritable vision. Par ailleurs, il y a très peu de projets bien présentés, bien écrits, qui dénotent une vision personnelle et ne copient pas le dernier film à la mode. C'est pourtant ceux-là qui ont toutes les chances de passer! Les projets retenus émanaient de gens de 30 à 35 ans, c'est-à-dire de ceux qui possèdent une «feuille de route» et une certaine expérience de vie. Le passage au long métrage est avant tout relié à une histoire personnelle. 

Transcription : Philippe Gajan

